

BARBARA JEAN

UNE ÂME D'ENFANT
DANS LE CORPS
D'UN HOMME

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042529345

Dépôt légal : juin 2026

*À ma famille partie trop tôt :
Mon frère, ma sœur, ma mère et ma grand-mère
Dont l'amour murmure encore entre ces lignes.*

*Vous et moi
On a marché ensemble
Vers ce qui nous ressemble
De l'amour plein les bras
Simplement vous et moi
On a fait des miracles
Franchi tous les obstacles.*

« Toi et moi » de Florent Pagny



Chapitre 1

Philippe tenait fort la main de sa mère, si fort que ses doigts en devenaient blancs. La cour de l'école bruissait déjà de rires et de cris, un monde inconnu qui semblait tourner sans lui. Des enfants couraient, se poursuivaient, se disputaient une balle. Le vent de septembre apportait une odeur de craie et de feuilles humides. C'était son premier jour de CP. Francine se pencha vers lui, un sourire fragile aux lèvres.

— Tu vas voir mon chéri, la maîtresse est très gentille et puis tu vas te faire plein de copains.

Philippe hocha la tête, mais ses yeux restaient fixés sur la grille, là où le monde semblait se refermer sur lui. Il n'avait pas peur de l'école, non, il craignait le vide que laissait sa mère quand elle s'éloignait. Depuis la maternelle, c'était toujours la même histoire : les larmes, les bras tendus, les promesses chuchotées. Mais le soir, c'était si loin.

La maîtresse, une jeune femme aux cheveux blonds, s'accroupit devant lui.

— Bonjour, Philippe. Tu veux me montrer ton cartable ?

Le petit garçon leva à peine les yeux. C'était un cartable bleu. Alors Philippe eut un sursaut de courage. Il lâcha la main de sa mère, juste une seconde pour ouvrir son cartable. Et dans ce geste minuscule, Francine sentit son cœur se fendre et se remplir tout à la fois. Quand la cloche sonna, un grand frisson parcourut la cour. Les parents se redressèrent et reculèrent lentement comme un mouvement de marée. Francine sentit la main de Philippe trembler dans la sienne.

— Allez, mon grand... souffla-t-elle doucement, la voix un peu cassée.

Philippe secoua la tête, les larmes déjà au bord des cils. Il n'avait pas envie d'être grand. Il voulait encore être petit, blotti contre le parfum de sa mère, celui de la lessive et du matin pressé. La maîtresse fit signe aux enfants de se ranger par deux. Autour de Philippe, les autres parlaient, riaient, tiraient sur leurs sacs trop lourds. Lui restait immobile, accroché à la manche de Francine qui s'accroupit à sa hauteur. Ses yeux brillaient d'un mélange d'amour et de peine.

— Écoute mon chéri. Je sais que c'est difficile. Mais tu sais quoi ? Je vais penser à toi toute la journée. Et toi, tu penseras un petit peu à moi. Comme ça, on ne sera jamais vraiment loin, d'accord ?

Philippe la regarda longtemps sans rien dire. Puis il hocha la tête très lentement. Elle déposa un baiser dans ses cheveux.

— Ce soir, je viendrai te chercher, comme toujours. Promis.

La maîtresse posa une main douce sur l'épaule du petit garçon.

— Allez, Philippe. Viens, on va rentrer.

Francine se redressa, le cœur serré et recula d'un pas. Elle le regardait disparaître dans la file. À travers la grille, elle aperçut encore sa petite silhouette, son cartable bleu qui tanguait un peu comme un bateau quittant le port. Et puis il tourna la tête. Leurs regards se croisèrent une dernière fois. Francine sourit. Philippe leva la main, la grille se referma. Le bruit du métal résonna dans la cour et dans la poitrine de Francine.

La salle sentait la craie et le bois ciré. Les tables brillaient un peu sous la lumière du matin, rangées bien droites comme des soldats. Philippe s'assit au 3^e rang entre une fille aux tresses rousses qui mâchouillait son crayon et un garçon qui faisait tourner une gomme entre ses doigts sans un mot. La maîtresse écrivit son nom au tableau : Madame Lefèvre. Sa voix était grave mais douce, elle emplissait la classe comme une couverture chaude.

— Aujourd'hui, dit-elle, c'est un grand jour. Vous êtes des élèves de CP maintenant. On va apprendre à lire, à écrire, à découvrir des choses.

Philippe écoutait mais son cœur battait vite. Il avait les mains moites. Dans sa tête, tout se mélangeait : la craie qui crissait, les voix autour de lui et le souvenir du baiser de sa mère sur ses cheveux. Il aurait voulu la sentir encore juste un instant. Il regarda sa trousse rouge et trouva le petit mot que Francine avait glissé la veille quand il dormait. Un papier plié en quatre. Dessus, un dessin, un gros cœur avec un bisou que Francine avait fait avec son rouge à lèvres. Philippe sentit sa gorge se serrer, mais cette fois il ne pleura pas. Il posa le mot au fond de sa trousse, comme un trésor secret. Et pour la première fois de la matinée, il leva les yeux vers le tableau. La

maîtresse écrivait les lettres de l'alphabet, une à une. Le geste était lent, patient. Philippe les regardait apparaître, A, B, C... Ces signes étranges semblaient soudain vivants, comme des portes qu'il pourrait peut-être ouvrir lui aussi.

— Qui veut venir écrire la première lettre ? demanda la maîtresse.

Philippe sentit son cœur bondir. Pas lui. Surtout pas lui. Mais la fille aux tresses leva la main, toute fière, et traça un A tremblant mais lumineux. Les autres applaudirent doucement. Philippe eut un petit sourire. Et sans s'en rendre compte, il respira mieux. Quand la récréation arriva, il resta d'abord dans un coin de la cour, observant les autres courir, sauter à la corde, crier de joie. Puis un garçon s'approcha : celui qui faisait tourner sa gomme entre ses doigts.

— Tu veux jouer au ballon ?

Philippe hésita, puis il hocha la tête. Le ballon rebondit haut, très haut sous le ciel de septembre. Philippe courut après, rit, tomba, se releva. Et dans ce rire-là, il y avait déjà un peu de victoire. La journée s'était écoulée lentement, comme un long ruban de minutes. Philippe avait appris le A, le B et un peu de courage. Il avait joué au ballon, mangé du riz un peu sec à la cantine et écouté Madame Lefèvre lire une histoire d'ours et de rivière. Mais tout au fond, il comptait encore les heures, celles qui le séparaient de sa mère. Quand la cloche de l'après-midi sonna, il sentit son cœur bondir. Le soleil descendait déjà derrière les arbres de la cour, dorant les grilles, allongeant les ombres. Les enfants se pressaient vers la sortie, leurs cartables rebondissant contre leur dos. Philippe lui serrait si fort le sien contre sa poitrine, comme un trésor. Et puis, au-delà de la grille, il la vit. Francine. Elle était là, les yeux attentifs, le sourire un peu tremblant. À côté d'elle, il y avait Barbara, la grande sœur, droite et sûre d'elle et Marilyne à peine 11 mois de plus que Philippe. Un peu nerveuse, un peu fière, déjà impatiente de tout raconter.

— Philippe ! cria Marilyne en agitant la main, dépêche-toi !

Alors Philippe se mit à courir, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, jusqu'à ce que ses jambes s'emmêlent. Il traversa la cour, passa la grille et se jeta dans les bras de sa mère. Francine l'enveloppa aussitôt, respirant ses cheveux, une odeur d'encre et de poussière de craie.

— Mon chéri... alors ? Comment ça s'est passé ?

Philippe enfouit son visage contre son cou, incapable de parler tout de suite. Il inspira profondément, comme pour s'assurer que le monde était redevenu entier. Puis, d'une voix encore timide, il murmura :

— Je n'ai pas pleuré.

Francine sourit, les yeux brillants.

— C'est vrai, je suis si fière de toi mon cœur.

Marilyne le regardait, un air mi-admiratif, mi-jaloux.

— Moi aussi, je n'ai pas pleuré quand j'étais au CP, tu sais, dit-elle fièrement.

Barbara éclata de rire.

— Toi ? Tu voulais rentrer à la maison tous les jours !

— Même pas vrai, protesta Marilyne, les joues roses.

Francine leva les yeux vers le ciel en souriant.

— Bon, mes amours, si on rentrait ?

Ils prirent le chemin du retour, main dans la main. Le trottoir était bordé de feuilles jaunes et le ciel se teintait d'orange. Barbara parlait sans reprendre son souffle. Marilyne racontait sa journée par-dessus elle. Et Philippe marchait juste à côté de sa mère, silencieux, le cœur léger. Il ne disait rien, mais en lui, quelque chose avait changé ce matin. Il avait eu peur de grandir. Ce soir, il comprenait que grandir, c'était juste apprendre à revenir, à retrouver ceux qu'on aime après avoir été un peu loin.

Le deuxième jour de CP arriva comme un réveil froid et clair. Philippe se leva, le cartable posé sur sa chaise, et sentit déjà un petit poids au creux de l'estomac. Le souvenir de la veille, si léger et doux, semblait s'être évaporé. Il savait que la séparation allait arriver à nouveau et cela lui donnait un pincement qu'il ne savait pas chasser. À la porte de l'école, Francine s'accroupit, comme la veille, sourire tendre, voix douce.

— Tu vas voir, ça va aller.

Mais cette fois, Philippe ne leva même pas les yeux. Les larmes lui montèrent aux yeux, serrant ses poings autour du cartable.

— Philippe... souffla-t-elle un peu inquiète. Regarde-moi.

Il secoua la tête et éclata en sanglots. Les autres enfants riaient ou couraient indifférents, tandis que son monde

s'effritait en un instant. Barbara et Marilynne se tenaient un peu en retrait. Barbara soupira, habituée à ces scènes. Marilynne, elle, fronçait les sourcils, ne sachant pas trop quoi faire. Elle tendit timidement la main, que Philippe saisit sans un mot, juste pour sentir ce contact familial. Francine sentit son cœur se serrer. Elle aurait voulu prendre tout le chagrin de son fils dans ses bras, le retenir pour toujours. Mais elle savait qu'il fallait le laisser aller, même si son cœur se fendait.

— Allez mon amour, je reviens te chercher ce soir, je te le promets, dit-elle en déposant un baiser sur sa tête trempée de larmes.

Philippe leva enfin un regard embué vers elle, mais ses yeux brillaient de détresse. La grille se referma lentement comme un couperet et il se retrouva au milieu de la cour, perdu et tremblant. Chaque matin devint alors la même bataille, le cœur de Philippe était tiraillé entre le désir d'être avec sa mère et la nécessité d'aller à l'école. Certains jours, il réussissait à tenir quelques minutes sans pleurer, d'autres, il sanglotait dès qu'elle s'éloignait. La jeune maman rentra chez elle ensuite, le cœur lourd, mais plein d'espoir que chaque jour, Philippe ferait un peu mieux. Elle savait qu'il fallait du temps, beaucoup de patience et surtout beaucoup d'amour pour que le petit garçon apprenne à affronter ces séparations. Et chaque soir, quand la grille se rouvrait, le monde redevenait entier pour Philippe, qui courait à nouveau dans les bras de sa mère, retrouvant un sentiment de sécurité dont il avait désespérément besoin.

Nous étions en janvier 1979. Six mois s'étaient écoulés depuis le premier jour de Philippe au CP, et pourtant rien n'avait vraiment changé. Chaque matin, le petit garçon pleurerait encore, le cœur serré, les yeux rouges, accroché à sa mère, comme si sa vie en dépendait. Mais ce matin-là, un événement encore plus douloureux allait bouleverser son monde fragile. Francine, sa mère, avait trouvé un travail, un vrai travail sérieux, avec des horaires stricts.

— Philippe... dit-elle doucement, en l'enlaçant dans la cuisine.

Francine baissa les yeux, incapable de parler. Elle savait que ce qu'elle allait dire serait un déchirement.

— Écoute... murmura-t-elle enfin. Le matin, je t'emmènerai à l'école, comme toujours. Mais... le soir, je ne pourrai pas te chercher. Une jeune fille viendra s'occuper de toi et de tes sœurs, et vous donnera votre goûter, votre bain et je rentrerai juste avant le dîner.

Philippe la regarda figé. Ses yeux s'emplirent de larmes, en un instant. Il secoua la tête, muet. Les larmes roulèrent sur ses joues rouges et froides.

— Mais... mais je ne veux pas.

Francine sentit son cœur se briser. Elle s'agenouilla devant lui, essayant de le prendre dans ses bras. Mais le petit garçon se débattait, désespéré.

— Mon cœur... je sais... je sais que c'est dur, mais maman doit travailler... Tu comprends ? Je reviendrai le soir, promis.

Philippe sanglotait de plus en plus fort. Ses petites mains s'accrochaient à elle comme si la laisser partir serait la fin du monde. Barbara et Marilynne regardaient la scène silencieuses, impatientes. Marilynne fronçait les sourcils, triste mais consciente qu'il fallait laisser faire. Et Barbara baissait la tête, le cœur lourd, se souvenant trop bien de sa propre peine lorsqu'elle avait été séparée de leur mère à cet âge.